



La colonie de vacances
Gouache
50 x 65 cm
fin années 40
Collection particulière

Il y a là, à la fois, une forme de procession autant que la suite logique d'un même personnage arpentant le sol lourd. Tantôt droit, tantôt un peu voûté, l'œil planté dans le sable ou vers la ligne d'horizon, l'esprit ici ou bien ailleurs, le nez mouillant sous la brise humide, il résume en quelques pas sa diversité d'expression.

Les gens d'ici connaissent le poids du chemin au cœur de ces dunes, ainsi que l'air balayé des bords de mer. Les jambes mémorisent l'effort et le grand air. Y compris celles d'Henry Simon qu'on imagine, dans la bande de gamins en short, au frais et sans doute sous la pluie.

L'imper et le calot, identiques pour chacun, sont le signe de cette époque aux tonalités souvent sévères. Le groupe ne fait qu'un, n'est pas éparpillé, ne flâne pas, ne joue pas parmi les dunes. Il effectue un trajet dont les personnages à l'avant semblent toiser ce qui en reste. Ceux de l'arrière peinent un peu plus. On souffle. On transpire un peu. On parle certainement, mais ce n'est pas l'heure des chansons entraînantes.

L'enfance, ça colle aux godasses. Autre repère. Godasses propres à chaque génération, godasses témoins qui racontent bien. Henry Simon n'échappe pas à la règle : il est passé par là, il les a chaussées lui-aussi. C'est la force du peintre. Il ne peint pas ce qu'il voit. Il peint d'abord ce qu'il vit.

Le tout en quelques touches de couleurs, aussi rapides que l'écriture, d'une gouache qui va, comme le veulent son tempérament et cette technique, à l'essentiel.

L'arrière-plan des personnages est en blanc, pour mieux les discerner. Les dunes ont bien dû reculer depuis, ou se couvrir de constructions. On y musarde aujourd'hui autrement.

La végétation, en toute logique, est rase, sans fioritures, comme cette époque qui étirait son rythme.

Philippe Violanti
2005